

Remerciements

Ce dossier réunit cinq contributions présentées lors d'une journée d'étude organisée au Musée de la Chasse et de Nature en décembre 2021. Nous remercions vivement Madame Christine Germain-Donnat, directrice et conservatrice en chef du Musée de la Chasse et de la Nature ainsi que Monsieur Raphaël Abrille, conservateur au Musée de la Chasse et le Nature, pour leur accueil et leur soutien dans la préparation de cette manifestation.

Chasses et représentations (fin XIXe-XXIe siècle)

1. Safaris d'images et imaginaires de chasse

Julie Buffard-Moret : Les chasses des frères Kearton : photographier et filmer la faune sauvage au tournant du XX^e siècle

Claire Carle-Huguet : Ernest Hemingway et la chasse : la mort par procuration

2. Chasse et politique : du président-chasseur à l'impossible incarnation

Raphaël Devred : Le président à la chasse : les chasses présidentielles et les représentations du pouvoir sous la Troisième République (1870-1940)

Agnès Tachin : Les chasses présidentielles sous la Cinquième République : du renouveau au politiquement incorrect

Andreï Kozovoï : « Une chose qu'il aime par-dessus tout » : Brejnev et la chasse

Introduction

Montrer la chasse et se mettre en scène à travers elle : depuis la préhistoire, les chasseurs aiment représenter sous des formes diverses leurs exploits cynégétiques¹. Ces « représentations » entendues dans le sens le plus large du terme, comme images mentales ou figurées sur des supports variés ou la chasse en tant que lieu d'exhibition, sont une façon pour l'homme de rappeler sa place dans la nature et le contrôle qu'il entend exercer sur cette dernière. Mais la notion de « Nature » reste elle-même à définir. Elle varie en effet selon les groupes humains, les régions du monde, les périodes historiques, d'où la nécessité de relier ces représentations à l'imaginaire social de leur époque². Durant des siècles, dans ce paradis terrestre, qui pouvait être également un enfer, l'homme s'assumait comme prédateur ; il chassait pour se nourrir et pour son plaisir, ce qui ne signifie pas qu'il le faisait sans limite. Dès la préhistoire, des communautés humaines veillaient à la reproduction du gibier³. À la fin du XVIII^e siècle, le processus de civilisation des mœurs et le renouveau de la pensée philosophique entraînent cependant un rejet progressif de la violence. Cette mutation des régimes de sensibilité accompagnée de considérations morales ne fut pas sans conséquence sur les pratiques cynégétiques et leurs représentations. L'invention de la chasse à courre par l'aristocratie anglaise s'inscrit ainsi pour Norbert Elias dans ce processus de contrôle des pulsions violentes⁴. Focalisée sur un seul animal, elle constitue un « progrès » au regard des hécatombes pratiquées à l'époque. Ce refoulement de l'agressivité apparaît indirectement dans les tableaux illustrant les scènes de chasse à courre, à travers l'attention prêtée à la sociabilité entre les participants ou aux relations entre chasseurs, chevaux et meute⁵. Aussi incompréhensible que cela puisse paraître aujourd'hui, l'amour de la nature ne fut pas, durant des siècles, incompatible avec le désir de tuer des animaux, les naturalistes étaient de grands chasseurs et collectionneurs de trophées, Charles Darwin, Alfred Russel Wallace ou encore l'ornithologue américain Jean-

¹ La plus ancienne œuvre d'art figuratif représentant une scène de chasse a été découverte en Indonésie en 2017 et daterait de 44 000 ans avant JC. <https://www.nature.com/articles/d41586-019-03826-4>

² Dominique Kalifa définit l'imaginaire social comme « un système cohérent de représentations du monde social, une sorte de répertoire des figures et des identités collectives dont se dote chaque société à un moment donné de son histoire », in *Les Bas-fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris, Seuil, 2013, p. 20.

³ Les chasseurs évitaient par exemple de tuer les femelles et les jeunes animaux et les parcs à gibier apparaissent dès l'Antiquité, cf. Éric Baratay, *Et l'homme créa l'animal*, Paris, Odile Jacob, 2003, p. 85.

⁴ Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994.

⁵ Claude D'Anthenaise (dir.), *À courre, à cor et à cri, image de la vénerie au XIX^e siècle*, catalogue d'exposition du musée de la Chasse et de la Nature, Paris, 4 novembre 1999-2 avril 2000.

Jacques Audubon considéré aux États-Unis comme le précurseur de l'environnementalisme, affichaient d'impressionnants tableaux de chasse⁶. Sur fond d'expansion coloniale, les chasses intensives gagnent de nouveaux espaces et connaissent un âge d'or entre 1870 et 1914, offrant aux lecteurs « un imaginaire du “sauvage” en mettant en scène la victoire de l'Occidental sur les bêtes féroces »⁷. Si la découverte de vastes territoires giboyeux dans les empires coloniaux fait reculer la crainte d'une disparition du gibier, les chasses intensives inspirent de nouvelles inquiétudes dès la fin du siècle⁸. Parmi leurs créateurs, les premiers parcs nationaux en Afrique comptent de grands amateurs de safaris, acteurs et témoins de l'extinction du gibier. Au même moment, l'industrialisation en Europe et ses effets destructeurs sur la nature entraînent l'apparition des premières associations pour la protection des animaux. Destruction et protection de la nature vont de pair, elles accompagnent l'histoire des sociétés humaines et l'époque contemporaine présente moins une rupture qu'une amplification du phénomène. Eric Baratay note que « les XX^e et XXI^e siècles ne sont pas l'époque d'une naissance des émotions à propos des animaux mais celle de leur libération »⁹. La modernisation rapide des sociétés occidentales après 1945 a entraîné une véritable crise écologique et provoqué en même temps une prise de conscience des enjeux environnementaux. Ces bouleversements ont remis en cause le rôle traditionnel des chasseurs. Qu'elle soit pratiquée comme moyen de subsistance ou comme loisir, la chasse ne fait plus sens avec les sensibilités, les valeurs et les modes de vie d'aujourd'hui. Considérés par leurs adversaires comme les ennemis de la nature, les chasseurs s'en proclament à l'inverse les protecteurs. Pour l'anthropologue, Sergio Dalla Bernardina, ces points de vue ne s'opposent qu'en apparence, ils procèdent en réalité d'un même rapport à la « Nature », espace fantasmatique « à l'usage de l'homme contemporain » et que chacun consomme à sa manière¹⁰.

Ces conflits d'usage autour de la nature ne sont pas nouveaux, ils ont existé sous d'autres formes par le passé et sont riches d'enseignements sur l'histoire politique et sociale des sociétés¹¹. Pendant des siècles, la chasse fut consubstantielle à l'exercice du pouvoir. Elle était une marque de puissance, de prestige, de virilité, d'où l'intérêt d'étudier ses représentations dans un cadre politique au moment où les valeurs traditionnelles sont contestées et entrent en tension avec

⁶ Romain Bertrand, *Le détail du monde. L'art perdu de la description de la nature*, Paris Seuil, 2019.

⁷ Isabelle Guillaume, *Imaginaires de la chasse de 1870 à 1914*, Paris, Honoré Champion, 2019, p. 126.

⁸ *Ibid.*

⁹ Éric Baratay, « S'émouvoir des animaux », in *Histoire des émotions. 3. De la fin du XIX^e siècle à nos jours*, p. 225.

¹⁰ Sergio Dalla Bernardina, *L'Utopie de la nature. Chasseurs, écologistes, touristes*, Paris, Imago, 1996.

¹¹ Pour la meilleure synthèse sur la question, voir Andrée Corvol, *Histoire de la chasse. L'homme et la bête*, Paris, Perrin, 2011.

d'autres conceptions de la nature. Les représentations aux motifs cynégétiques soulèvent ainsi plusieurs questionnements, dont celui des rapports entre chasse et pouvoir au-delà même des relations entre l'homme et l'animal. Que nous disent ces représentations sur les relations intra-humaines au regard des grands bouleversements du monde contemporain ? Est-il possible de saisir à travers leurs expressions multiples, des moments, des seuils dans l'évolution des sensibilités, des valeurs sociales, politiques ?

Les contributions réunies dans ce dossier abordent les représentations de la chasse à différents moments de l'époque contemporaine (fin du XIX^e-XXI^e siècle) et selon des approches disciplinaires différentes (histoire de l'art, littérature, histoire). Les deux premières s'intéressent au rapport à l'animal chassé à travers trois vecteurs culturels (photographie, cinéma, littérature), les trois suivantes traitent plus spécifiquement des représentations de la chasse dans un cadre politique, sujet encore peu étudié pour cette période récente de l'Histoire.

Safaris d'images et imaginaires de chasse

Dans quelle mesure la photographie et le cinéma ont-ils changé le regard sur la faune sauvage au tournant des XIX^e et XX^e siècles ? Julie Buffard-Moret montre comment ces inventions, « véritables innovations providentielles » capables de saisir les animaux vivants dans leur environnement naturel, ont ouvert la voie à un autre type de chasse, sans danger pour l'animal, la photographie animalière. Elle s'intéresse aux productions de ses pionniers, les frères Kearton, deux naturalistes anglais, passionnés d'ornithologie et également chasseurs. Leurs nombreuses publications ont contribué à faire reconnaître la valeur heuristique de la photographie dans la connaissance du vivant. Cherry Kearton, à l'esprit aventureux, s'est lancé aussi dans la réalisation des premiers films sur la faune africaine. Mais pour des raisons techniques et de sécurité, il était encore difficile à l'époque de filmer la chasse en temps réel. Au début du XX^e siècle, ni la photographie, ni le cinéma ne sont en mesure de rivaliser avec l'art pictural ou la littérature capable de recréer par le seul pouvoir de l'imagination, l'affrontement entre l'homme et l'animal.

La littérature reste ainsi un puissant vecteur de représentations cynégétiques. Jusqu'aux années 1950, les exploits des grands chasseurs continuent de faire rêver. En témoigne le succès des romans d'aventure d'Ernest Hemingway. Aucun écrivain n'a incarné mieux que lui cette rencontre entre chasse et littérature. Claire Carle-Huguet revient sur l'origine de cette passion

cynégétique qui anima le grand romancier américain durant toute sa vie et inspira bon nombre de ses romans. Le rapport de l'écrivain à la mort animale renvoie à un vaste champ de recherche, encore peu défriché, celui de l'*insensibilité*, qui n'est pas seulement le « *verso* du sensible » mais résulte comme l'a récemment souligné un collectif d'historiens « d'un véritable travail, prenant la forme d'un façonnement des conduites et des psychologies, mené soit depuis l'enfance, soit à travers des rites de passages institués à des moments clés de l'existence. Et ce jusqu'à devenir un *habitus* »¹². Si l'éducation ainsi que l'environnement familial et socio-culturel d'Hemingway expliquent son attirance pour la chasse, sa fascination pour la mort animale, éprouvée également face au spectacle de la corrida, est liée aux événements traumatiques de la Première Guerre mondiale. L'exemple de cet écrivain, emblématique de la « génération perdue », permet de s'interroger sur le caractère historique et social des pulsions, des affects qui ne sont pas hors du temps, ni déconnectés de la société mais en subissent directement les effets comme l'avait relevé Norbert Elias¹³.

Chasse et politique : du président-chasseur à l'impossible incarnation

Si la chasse reste très populaire dans la première moitié du XX^e siècle, son rejet s'exprime aussi plus ouvertement. Signe des temps, avant la Grande Guerre, tous les présidents de la Troisième République étaient de fervents disciples de Saint-Hubert mais ensuite, de Raymond Poincaré à Albert Lebrun, aucun d'entre eux ne s'adonne à ce loisir à titre personnel. Ce désintérêt est encore le fait de réactions individuelles plus que collectives comme l'atteste le maintien des chasses présidentielles. Raphaël Devred montre que leur institution dans les années 1880 n'est pas la simple perpétuation d'un rituel monarchique ou impérial mais participe à la construction d'un pouvoir présidentiel. Dans les domaines de chasse de Rambouillet et Marly-le-Roi, le chef de l'État exerce ses pleins pouvoirs sur la nature (aménagement des tirés, élevage du gibier, introduction de nouvelles espèces comme le cerf Sika) et sur les hommes (expropriation des terres, accès interdit aux villageois). Les chasses valorisent la fonction présidentielle dans un régime où la vie politique est dominée par les assemblées. Relevons que le phénomène n'est

¹² Quentin Deluermoz, Thomas W. Dodman, Anouch Kunth, Hervé Mazurel, Clémentine Vidal-Naquet, « (In)sensibilités », *Sensibilité*, 2022/1 (n°11), p. 7.

¹³ Hervé Mazurel, *L'Inconscient ou l'oubli de l'histoire. Profondeur, métamorphoses et révolution de la vie affective*, Paris, La Découverte, 2021. Quentin Deluermoz (dir.), *Norbert Elias et le XX^e siècle. Le processus de civilisation à l'épreuve*, Paris, Perrin, 2012.

pas proprement hexagonal, aux États-Unis, Theodore Roosevelt médiatise ses exploits cynégétiques pour se donner une plus grande visibilité face au Congrès.

La chasse est un instrument et un symbole du pouvoir politique. Sa pratique au sommet de l'État survit aux changements de régime ou de majorité. Elle fait le lien entre l'ancien et le nouveau pouvoir et permet de le réinventer. Il en va ainsi des chasses présidentielles. Nous analysons dans une seconde communication leur évolution sous la Cinquième République, période décisive de leur histoire, marquée à la fois par leur apogée et leur disparition. Sous la présidence du général de Gaulle, elles deviennent le symbole d'un pouvoir exécutif renforcé. Son successeur, Georges Pompidou, accroît leur prestige en les introduisant à Chambord. Le rituel des chasses présidentielles n'est alors pas contesté. La rupture se produit au milieu des années 1970 avec Valéry Giscard d'Estaing. La passion cynégétique du chef de l'État entre en contradiction avec l'évolution des sensibilités à l'égard du monde animal et la montée en puissance de l'écologie politique. Après lui, François Mitterrand ne s'y montre plus. La « disparition » du président plus que des chasses elles-mêmes déléguées à un comité des chasses présidentielles, conduit de manière inédite à un rituel « désincarné » et aboutit à leur suppression officielle par Jacques Chirac en 1995.

Monarchie, république, empire... La chasse peut servir un idéal démocratique comme un régime autoritaire. En Russie, ses pratiques dans les milieux du pouvoir remontent au temps des premiers tsars et traversent toutes les époques, jusqu'à Vladimir Poutine. Plus qu'un passe-temps, elle fut pour Leonid Brejnev une véritable passion. Andreï Kozovoï nous dévoile cet aspect méconnu de la personnalité du dictateur soviétique. Si les parties de chasse des dirigeants communistes constituent un bon sujet de fiction, elles éclairent aussi le fonctionnement du système totalitaire où le secret, le complot, les évictions, ne relèvent pas du fantasme¹⁴. En U.R.S.S, la chasse est d'abord un instrument de pouvoir à usage interne. Au sein de l'appareil du parti, elle sert à consolider les alliances, à écarter les rivaux. Elle peut aider une carrière (Brejnev) ou précipiter sa fin (Khrouchtchev). Sur le plan diplomatique, elle permet de resserrer les liens avec les dirigeants des pays frères, mais il est difficile, en revanche, de s'afficher dans ces moments de détente avec des Occidentaux. Si la chasse interfère dans le jeu du pouvoir, elle est aussi, pour Brejnev, le seul moyen de s'en extraire, de se sentir « libre » dans un monde où ce mot n'a guère de sens.

¹⁴ Pierre Christin, Enki Bilal, *Partie de chasse*, Paris, Dargaud, 1983.

